

Remplacer le sociologue Michel Peraldi, c'est bien, mais j'aurai préféré remplacer l'architecte Jean Nouvel. Entre confrère...

Il faut que vous le sachiez : avant hier, André Jollivet, mon ami André, a laissé un message sur mon répondeur : « tu vas rire, Jean Nouvel ne vient pas, tu dois le remplacer ». Je ne comprends pas l'humour d'André. Il y a trois ans j'ai remplacé Oriol Bohigas à cette tribune. L'an dernier j'ai remplacé le remplaçant du premier adjoint de la ville de Barcelone, également excusé. Il n'y a eu rien de très extraordinaire, ou de très drôle, à ce que Jean Nouvel ne soit pas là non plus, et à ce que je le remplace aussi cette année. Je ne comprends rien à l'humour de mon ami André mais je sais que quand on a des amis comme ça, on n'a pas besoin d'ennemis. Enfin bref, mon ami André a été si gêné par cette mauvaise plaisanterie qu'il a demandé à son ami Peraldi de se faire porter pale, pour me faire une petite place sur ce plateau, et pour répondre à la seule question qui vous importe vraiment : pourquoi, contre toute vraisemblance, Jean Nouvel, qui avait promis de venir, est effectivement venu, contre toutes les traditions dans ces rencontres. Comme il y a trois ans, j'ai brillamment démontré que si Bohigas n'était pas venu à Marseille, c'était *nécessairement* parce qu'il était ailleurs au même moment, je démontrerai aujourd'hui que si Jean Nouvel est à Marseille, c'est parce que Marseille ne dispose d'aucun architecte de son calibre, qui serait capable de le renvoyer à ses chères études. Incidemment, je répondrais en creux à une question subsidiaire : qui, à Marseille, dessine la ville ? Pas nous... architectes marseillais !

Il y a quelques raisons structurelles à ce que dans un pays centralisé, les marseillais ne décident rien. Mais enfin, de temps en temps, certains marseillais décident. Pas nous, marseillais, oui, mais architectes.

Il y a quelques raisons historiques à ce que dans une technocratie, les architectes ne dessinent rien. Mais enfin, ici et là, certains architectes dessinent. Pas nous, architectes, oui... mais marseillais.

Un architecte marseillais, ça ne fait rien, ça n'est vaut rien, ça n'est rien, ou si peu que pas, non seulement au regard des architectes parisiens, mais aussi bien, par comparaison avec la moindre des villes de Province.

Architecte niçois, ça existe. Marc Barani est architecte, il vit et il travaille à Nice, il a une première de couverture dans je ne sais quelle revue d'architecture, il ne l'a pas volée, il mérite son titre, il quelques bricoles à montrer et quelques dessins en préparation qui méritent que l'on s'y attarde. Pas nous !

Architecte, ça existe même à Bandol. Rudy Ricciotti est architecte, il vit et il travaille à Bandol. Je ne veux pas vous faire de peine, mais les étudiants Erasmus qui s'égarerent à Marseille, qui traînent dans les couloirs de l'école, ne connaissent aucun d'entre nous. Ils connaissent Ricciotti... Et Ricciotti ne l'a pas volé. Il a quelques bricoles à son actif. Pas nous !

Personnellement, je ne crois pas aux aberrations statistiques, je ne crois pas que, par hasard, la deuxième ville de France n'ait produit personne qui soit capable d'être *au moins* l'architecte que Bandol a été capable de produire. Et je ne crois pas non plus aux malédictions. L'administration n'est pas seule responsable de notre état. Bien sûr, ni la Ville, ni le Département, ni la Région, ni l'État, n'ont jamais voulu d'architecte de quelque importance que ce soit à Marseille. Ni la Ville, ni le Département, ni la Région, ni l'État n'ont jamais rien fait pour promouvoir la « République des talents ». Mais qui peut croire une seconde que Bandol ou Nice soit mieux lotis ? Pas nous !

En certains lieux, à certains moments, des structures perverses lient entre eux les coupables et les victimes. Je crois précisément, au-delà de ma propre biographie, qu'un très grand nombre d'architectes marseillais sont très gravement atteints par le syndrome de la doublure. Cette année, cette seule année, j'ai été quelques jours le remplaçant de mon ami Antoine, pendant deux mois la doublure du remplaçant de mon ami Guy et dans un concours qui se déroule en ce moment même, le second de la doublure du remplaçant de la doublure d'Anselmi. Sans parler plus longtemps de mon drame personnel, j'ai le sentiment de ne fréquenter à Marseille, dans le milieu architectural, que des doublures, des seconds couteaux, des troisièmes fourchettes, des remplaçants, des relégués, dont certains, que je ne citerai pas, sont dans cette salle ou le seront tout à l'heure.

Ce n'est ni une injustice, ni une erreur de casting, c'est un système pervers. Il n'est jamais dit, il est rarement pensé, mais il est régulièrement organisé. À Marseille, pour des raisons historiques qui importent assez peu, il est entendu par tous que les architectes ne sont ni bons ni mauvais, ni meilleurs ni pire, qu'ils ne méritent aucun opprobre, mais qu'ils ne valent aucun soutien. C'est ce qui est confusément pensé par tous les acteurs institutionnels et, pour des raisons mécaniques qui importent assez peu, nous sommes précisément comme tous pensent que nous sommes : quelconques, juste assez bon pour le banc de touche. Misérables doublures, nous accrochons aux rideaux d'une ville misérable. Notre conscience d'être ce que nous sommes est si profondément ancrée qu'elle nous poursuit partout, au-delà des conditions qui nous ont fait ce que nous sommes. À cette tribune, Ricciotti a tenu deux heures. Il vaut bien deux heures, je crois, ou une messe. Nouvel peut tenir quatre heures. S'il le veut, il les vaut. Mais aucun architecte marseillais n'a été invité au même rang. Les organisateurs, nos amis, n'en ont jamais eu l'idée. Tant mieux : aucun architecte marseillais n'est au même rang. Mais plus grave : aucun d'entre nous, à défaut d'être invité, n'a fait la démarche de s'inviter, n'a osé le pari de s'inviter deux heures à cette tribune, à cette tribune amie. Aucun ne se prétend au même rang. Aucun ne l'espère. Aucun ne veut l'être. Il y a des architectes qui veulent et qui osent. Pas nous !

Plus ou moins, les temps changent. Ces derniers temps, la Ville, le Département, la Région et l'État affichent des ambitions urbaines. Les pouvoirs publics contemplent les architectes marseillais qu'ils ont faits, ils en sont désolés. En désespoir de cause, ils appellent Jean Nouvel, ou qui que ce soit d'autre du même calibre. Pas nous !

Confusément, les pouvoirs publics savent qu'on ne fait pas une ville comme on parachute un musée Guggenheim. Il faut des relais, des savoirs faire collectifs, des habiletés nombreuses et coordonnées, des tours de mains partagés, et entre autres, de nombreux architectes marseillais. Tous savent qu'il faut des marseillais. Mais le plus souvent, nous sommes convoqués du bout des lèvres, dans le rôle de doublure qui nous colle à la peau. D'aucun en profiteraient pour se dépasser, pour atteindre à l'excellence. Pas nous !

Non content d'être médiocres, nous sabotons le travail des meilleurs. Je ne connais pas un seul bon architecte international qui, sollicité à Marseille, au bout du compte, au bout de nos relais, de nos savoir-faire, n'ait réalisé à Marseille le plus mauvais projet de sa carrière. Au terme de l'entreprise, le plus souvent chassés à coups de pieds au cul, le grand architecte en éprouve de l'amertume et un sentiment de trahison. Pas nous !

C'est pour ça que Nouvel est venu. C'est pour ça qu'il restera quelque temps. C'est pour ça qu'un jour ou l'autre, comme tous les autres, aussi dégoutté que les autres, il repartira. Et pas nous !

Franchement, la perversion me fatigue après m'avoir amusée. Vaguement, j'espère un sursaut collectif, qui permettrait d'élever les architectes marseillais à la dignité qu'on leur refuse et qu'ils refusent en retour. Plus sûrement, je me rachète une conduite personnelle. Je quitte la figuration. Je suis désolé André, mais c'est ma dernière intervention à cette tribune qui ne soit pas en mon nom propre. Merci.

